

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

(Suite et fin)

II

L'orchestre exécutait en ce moment les dernières mesures d'une valse d'Olivier Métra. Un bruit confus s'éleva dans les salons, puis il se fit un grand silence.

—Je n'y pensais pas, reprit Raoul; notre amphitryon nous a dit qu'il nous ménageait une surprise. Le moment est venu, je crois.

—De quoi s'agit-il ?

—Une jeune femme qui, depuis quelque temps, vivait dans la retraite, fait aujourd'hui son entrée dans le monde. Or, cette dame est, paraît-il, une très grande artiste dont quelques privilégiés ont seuls pu jusqu'à ce jour apprécier le talent. Elle doit chanter ce soir... Ce sera la première et peut-être la dernière fois qu'elle sera sortie de sa réserve.

—Pourquoi cela ?

—Je l'ignore, et ne sais de cette personne que ce que je t'en ai dit... Mais elle va commencer sans doute. Si nous voulons entendre et voir, hâtons-nous.

Et comme Léon hésitait, Raoul le prit par le bras et l'entraîna vers la porte de la serre.

—Viens, dit-il, et puisse le talent de la cantatrice charmer ton esprit et calmer ta douleur.

Quand ils arrivèrent à l'entrée du grand salon, la foule des invités qui s'y pressaient était si complète qu'ils durent rester debout, un peu en dehors. En face, devant le piano, et leur tournant le dos, car elle donnait quelques indications au jeune homme qui devait l'accompagner, était une femme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais admirablement faite. Vêtue de noir et légèrement décolletée, elle n'avait d'autres bijoux qu'une rose d'or dans les cheveux et autour du cou un collier de plusieurs rangs de perles magnifiques. Elle se retourna. Son regard rencontra celui de Léon... Elle pâlit, porta la main à son cœur et ferma les yeux.

Mais, se remettant aussitôt, elle se pencha vers l'accompagnateur :

—Quand vous voudrez, monsieur, lui dit-elle.

Elle chanta...

Et certes, Raoul avait dit vrai. C'était une grande artiste, douée d'un admirable organe, ardente, passionnée, ayant un goût exquis et une science musicale digne des maîtres les plus illustres.

Tous les auditeurs étaient dans l'extase; haletants, ils la suivaient des yeux, et, quand elle se tut, leurs applaudissements et leurs acclamations retentirent, vingt fois répétés.

Alors elle jeta un rapide regard vers la porte du salon, mais n'y voyant pas celui qu'elle cherchait, elle se sentit défaillir et, donnant pour prétexte à sa retraite l'émotion bien naturelle qu'elle avait éprouvée "à son début," dit-elle en souriant, elle pria le maître de la maison de l'accompagner à sa voiture, et sortit, saluée au passage par les sourires des femmes et les bravos des hommes.

III

Quand son regard avait rencontré celui de la jeune femme, Léon avait tressailli. Il s'était vivement rejeté en arrière, le visage contracté, les yeux brillants d'un feu sombre :

—Elle ! avait-il dit à demi-voix, je la croyais à Vienne.

Puis à l'oreille de Raoul il avait ajouté :

—C'est elle, c'est Lucie...

Par un signe, il avait arrêté la réponse de son ami. Il s'était appuyé contre le mur, et, la tête dans les mains, il avait écouté.

Quand les applaudissements éclatèrent, il se précipita dans la serre, reprit au pied du palmier la place qu'il venait de quitter, resta quelques instants silencieux, puis s'adressant à Raoul qui l'avait suivi :

—J'ai besoin d'être seul, lui dit-il, et je voudrais rentrer chez moi. Mais tant que Lucie sera là, je ne pourrai sortir, car je ne dois ni ne veux me trouver en face d'elle. Rends-moi donc le service d'aller voir ce qui se passe dans les salons, et viens me chercher dès que je pourrai les traverser... librement.

—J'y vais, répondit Raoul. Mais, je t'en prie, calme-toi, et que nul autre que moi ne s'aperçoive de ton émotion.

—Sois sans crainte, répondit Léon. La crise sera passée tout à l'heure. Je serai maître de moi, et, s'il le faut, je sourirai.

Et quand il fut seul :

—Elle !... Plus belle encore !... Pourquoi ai-je cédé aux sollicitations de mes amis ? Pourquoi suis-je venu ici ? Ma blessure à demi fermée s'est réouverte... Elle saigne... Que faire ?... Elle avait quitté Paris après son mariage... Ma mère me suppliait de revenir... J'ai cru pouvoir le faire sans danger... Et trois jours après mon arrivée, je me trouve en face de Lucie... Malgré toutes les précautions, je ne puis la rencontrer encore... Je ne le veux pas... non, je ne le veux pas.

Il fit à grands pas le tour de la serre, alors complètement déserte, puis s'arrêtant de nouveau :

—Non, je ne le veux pas... Le général Cordier est à Constantine. Je lui dirai tout... que j'ai revu Lucie et que mon amour est plus vivant que jamais... Je lui dirai que je ne puis rester à Paris... Il comprendra et me fera passer avec mon grade dans les chasseurs d'Afrique, sous ses ordres... Peut-être ainsi... loin d'elle... O ma mère ! ma pauvre mère ! si heureuse de me revoir ! Que vas-tu penser ?

Il était si complètement absorbé par ces douloureuses réflexions, qu'il ne s'aperçut pas que Raoul était de retour.

Celui-ci le frappa doucement à l'épaule.

Il fit alors un brusque mouvement et regarda :

—C'est toi ! dit-il. Eh bien ?

—Tu peux sortir sans crainte. Elle n'est plus là.

—Tu en es sûr ?

—Sans doute. Elle vient de monter en voiture. Elle avait fait un si grand effort pour vaincre son émotion et chanter en public, qu'elle a failli se trouver mal. C'est du moins ce que l'on dit là-haut.

—Alors, adieu ! Je t'ai fait perdre une partie de ta soirée, mon pauvre Raoul. Je t'ai attristé. Pardonne-moi, je n'ai pu me taire plus longtemps.

—Et tu as bien fait de parler.

—Va rejoindre ceux qui s'amuse, sois gai. Tu le peux. Tu n'aimes pas sans espoir, tu es aimé, toi. Sois heureux.

—Et tu crois que je puis te laisser partir ainsi et me mêler à ceux dont la pensée est à la joie ? Non, mon ami. Nous partirons ensemble, je t'accompagnerai presque jusque chez toi.

—Et madame Fréchet ?

—Je reviendrai la chercher. Il n'est que deux heures.

—Tu le veux ? Eh bien, soit ! Ton cœur n'a pas changé. Merci !

Trois minutes après les deux amis étaient en voiture, et Raoul disait au cocher :

—Rue de Castiglione, hôtel Continental.

IV

Le surlendemain, Léon parcourait le *Moniteur* qu'on venait de lui apporter. Tout à coup, il poussa un cri et se leva impétueusement sous la rubrique *Echos mondains*, il venait de lire ce qui suit :

"Hier, M. le comte et M^{me} la comtesse de Curzy recevaient la fleur de l'aristocratie parisienne dans leur magnifique hôtel de l'avenue de Villiers. Dès onze heures, les vastes salons dans lesquels se pressaient nos plus élégantes et nos plus gracieuses mondaines avaient un aspect féérique. Le bal a été des plus animés, et l'on a dansé jusqu'à cinq heures du matin. Mais le plus grand attrait de cette fête a été la présence de la belle marquise de Varins, née Lucie d'Anglars, qui n'avait paru dans aucune soirée depuis qu'elle avait quitté Paris pour accompagner son mari à Vienne, puis en Italie.

"On sait que M. le marquis de Varins, secrétaire de l'ambassade de France en Autriche, est à Naples, il y a un an environ, des suites d'une fluxion de poitrine.

"La marquise, qui est une très grande artiste, a chanté une poésie de Victor Hugo, mise en musique par elle-même, avec un maestro qui a provoqué une véritable explosion d'enthousiasme. Mais son émotion a été telle que, prise d'un malaise subit, elle a dû se dérober aux félicitations de ses admirateurs et rentrer en hâte à son hôtel.

"Nous sommes heureux d'annoncer aux nombreux amis de M^{me} de Varins que son indisposition n'a pas eu de suite, et que la noble artiste est aujourd'hui en parfaite santé."

Léon relut ces quelques lignes et resta longtemps pensif.

—Elle est libre !... Elle est... libre ! dit-il enfin. Et cette émotion... ce malaise subit... La cause en est bien connue ?... Nos regards se sont rencontrés... Elle ne m'a pas oublié... peut-être. Oh ! j'ai la fièvre... De l'air !... de l'air !...

Il ouvrit la fenêtre, malgré le froid, et respira longuement.

Puis il sonna son valet de chambre, fit en hâte une toilette de matin et courut chez Raoul.

Il le trouva fumant un cigare au coin du feu.

—As-tu vu le *Moniteur* ce matin ? lui dit-il.

—Pas encore.

—Eh bien ! lis.

Et il lui tendit le journal qu'il avait apporté.

Raoul parcourut avec inquiétude l'article indiqué. Mais sa figure se rasséréna bientôt.

—Madame de Varins t'a-t-elle vu hier quand elle s'est retournée, dit-il.

—Nos yeux se sont rencontrés, et c'est pour cela que je me suis écarté.

—Eh bien ! tu peux être heureux. Lucie est libre ; émotion dont elle n'a pu se rendre maîtresse, en te voyant chez M. de Curzy, car tout s'explique maintenant, prouve que tu ne lui es rien moins qu'indifférent. Tu devais écrire au général Cordier pour lui demander de servir sous ses ordres. La lettre est-elle partie ?

—Je devais l'envoyer aujourd'hui.

—Attends encore. J'espère que tu renonceras à tes

projets. Curzy, quand il nous a parlé de la surprise qu'il nous ménageait, nous a dit que la grande artiste était intimement lié avec sa femme. Je verrai la comtesse ce soir. Elle doit un peu connaître les secrets de son amie. Je lui parlerai de toi, de tes amours brisés, de ta douleur, de tes espérances, et si, comme je n'en doute pas, elle croit à la réalisation possible de ces dernières, je la prierai de te ménager une entrevue avec M^{me} d'Anglars. Tu ne fuiras pas, alors ?

—Non ! certes. Raoul, Raoul, pour la première fois depuis quatre ans, je me sens vivre.

Il est dix heures, il fait beau. Tu es très agité ; l'air vif te fera du bien. Je suis libre aujourd'hui, madame Fréchet doit passer la journée dans sa famille. Je vais faire seller deux chevaux. Nous irons au Bois ; nous galoperons jusqu'à Longchamps, nous déjeunerons à Madrid où nous pourrions causer à notre aise, et quand nous reviendrons tu seras assez calme pour faire tes confidences à ta mère.

—Ton amitié prévoit tout. J'accepte.

V

Léon écrivit au général, mais il ne demanda point à le rejoindre en Afrique.

Dès sa première entrevue avec Lucie et M^{me} de Curzy, tout fut oublié. Le passé n'avait été qu'un rêve. La jeune veuve et le capitaine se retrouvèrent aussi amoureux qu'ils l'étaient lorsqu'ils se promenaient, quatre ans auparavant, sur la plage de Trouville, et quand ils se séparèrent, ils étaient engagés l'un à l'autre.

Peu de temps après, M^{me} d'Albeuse, heureuse du bonheur de son fils, demanda officiellement pour lui la main de Lucie, et, dans les premiers jours de mai, Léon conduisit sa fiancée à Sainte-Clotilde. Le général Cordier, venu de Constantine, et M. de Curzy servaient de pères aux jeunes époux. Raoul et le colonel de Léon étaient les témoins de ce dernier, et le *tout-Paris* des grands jours se pressaient dans l'aristocratique église.

GERMAIN PICARD.

NOS GRAVURES

Le château de Frohsdorff

Frohsdorff veut dire *village du bonheur*.

Monsieur le comte de Chambord y est établi depuis le 25 mai 1845.

Le château est une grande maison carrée avec une cour intérieure.

Au rez-de-chaussée se trouvent deux salons, une salle à manger, une salle de billard, le cabinet de travail de monsieur le comte de Chambord.

Au premier étage, les appartements de monsieur le comte de Chambord et de madame la comtesse de Chambord, et les appartements réservés aux princes de sa maison.

Au second étage, qui est mansardé, les chambres pour les gentilshommes, les secrétaires et les invités.

Tout le château est très simplement meublé.

Le château est entouré de fossés qu'on traverse sur un pont en fer pour descendre dans les jardins dessinés à la française, style des Tuileries et de Versailles.

Les seules richesses du château consistent en souvenirs historiques conservés dans des bahuts vitrés, dans le grand salon, dont le meuble tout entier a été brodé par madame la duchesse d'Angoulême : on y voit, notamment, le célèbre panache de Henri IV, mais qui, contrairement à la légende, est noir.

Les communs sont très vastes et contiennent des écuries tenues avec une correction admirable ; tous les attelages de monsieur le comte de Chambord sont exclusivement composés de perchons qu'on attelle en demi-daumont.

Le parc qui est assez étendu, semble continué par les forêts avoisinantes qui remontent jusqu'au sommet des collines, entre lesquelles est situé le château de Frohsdorff.

L'entrevue de Frohsdorff

Vienne, 7 juillet, 5h. 55 du soir.

Ce matin, à huit heures et demie, les princes d'Orléans et leur suite sont partis pour Neustadt. A la gare du Sud, ils ont rencontré le général de Charette, M. le comte de Blacas, M. de Champeaux et de Puget, arrivés de Paris ce matin.

M. le comte de Paris a pris place dans un wagon réservé et a fait monter auprès de lui M. de Charette et de Blacas.

Arrivés à Neustadt à dix heures vingt, les princes ont été reçus par M. le baron de Raincourt, secrétaire de Mgr le comte de Chambord. Les voitures du château les attendaient devant la gare, pour les conduire à Frohsdorff.

M. le comte de Paris, M. le duc de Nemours, M. le duc d'Alençon, montent, avec M. de Raincourt, dans un landau aux armes royales, attelé de deux chevaux blancs, conduits en poste ; le postillon porte la grande livrée de France bleu et argent. M. de Beauvoir, de